

Melville

Moby Dick

Préface de Jean Giono



folio classique

COLLECTION
FOLIO CLASSIQUE

Herman Melville

Moby Dick

Préface de Jean Giono

*Traduction de
Lucien Jacques, Joan Smith
et Jean Giono*

Gallimard

© Éditions Gallimard 1941 pour la préface extraite de
Pour saluer Melville de Jean Giono et pour la traduction française.
© Éditions Gallimard 1980 pour « Vie de Melville ».

PRÉFACE

... Quand, en 1849, Melville revint en Amérique, après un court séjour en Angleterre, il rapportait un étrange bagage. C'était une tête embaumée ; mais c'était la sienne. Il avait l'habitude des îles cannibales et le commerce d'une tête séparée de son ayant droit héréditaire, n'était ni pour l'étonner ni pour l'effrayer. Cette fois cependant c'était sa propre tête ; et il y avait vraiment de quoi employer toute la longueur des jours et des nuits à la sentir ainsi séparée de son rude corps de marin et pleine d'un baume léger plus suavement parfumé qu'un matin de mai sur la mer, qu'un matin de mai sur les collines, qu'un matin de mai partout ; enfin, d'un parfum indéfinissable et éternel.

Il était en réalité parti pour l'Angleterre dans le seul but de consulter ses éditeurs. Il avait déjà en effet à ce moment-là écrit presque tous ses livres. Enfin, à son avis, il les avait tous écrits. Il se sentait débarrassé d'eux.

C'était un homme d'un mètre quatre-vingt-trois, avec soixante-sept centimètres de largeur d'épaule. Son visage un peu long mais d'une bonne épaisseur était comme il se doit pour les hommes de grand air marqué de pommettes robustes, avec cette douce flexion des joues vers la bouche. Pas de graisse, mais pas maigre. Des cheveux bruns avec de grandes vagues d'un auburn plus clair couvraient sa tête, descendant fort bas sur la nuque, assez bien domestiqués rien qu'avec le peigne des doigts, sauf deux courtes ailes rébarbatives tout à fait couleur de

corbeau qui se recourbaient en arrière sur chaque tempe, musclées et raides comme de vraies ailes. Entre ces deux ailes, sous le front lisse, satiné et bombé comme un petit ventre de jeune fille, ses yeux gris-bleu dormaient, un peu perdus, bien abrités sous une forte arcade et de grands cils, et parfois sous les ordres de son cœur ils se couvraient d'un émail d'azur entièrement net, presque opaque comme le ciel frappé du grand soleil d'août. Un beau nez droit très fort, bien ouvert, des moustaches brunes et juste un petit revers de lèvres roses dans de la barbe taillée presque carrée à trois centimètres du menton. Et le voilà ! De plus : trente ans juste ; né en 1819, l'année où naquirent Kingsley, Lowell, Ruskin, Whitman et la reine Victoria. Une bonne année. Des ancêtres tous de lignage écossais ; pouvant faire remonter son origine jusqu'à Sir Richard de Melville qui s'allia à Edouard I^{er} au XIII^e siècle. Ah ! Evidemment, son père, Allan Melville, était un marchand ; on ne vient pas sans dommage du fond du XIII^e siècle, et ce serait même monotone d'être allié à des rois pendant des centaines d'années. Allan était d'ailleurs un marchand presque noble si on peut dire : un importateur que les nécessités de son commerce entraînaient à des voyages en Europe. Il n'était peut-être plus allié à des rois numérotés mais il l'était toujours à quelques rois de lards, ou bien il partait en guerre contre ces rois du commerce et les combattait, code, balance et tonnage au poing.

Or, en 1814, ce père, ou plutôt pour le devenir, Allan prit pour épouse Maria Gansewort. Pauvre chère maman ! Comme il faut que Melville s'efforce de chasser le doux baume de sa tête pour qu'il puisse maintenant penser à elle. Le mois de mai le plus beau n'a jamais dû avoir où que ce soit de parfum pour la pauvre Maria. Elle était froide, maigre, matérielle, sèche, méthodique, anguleuse, arrogante et tout ça réuni dans un spécimen absolument unique à en juger par la perfection totale de toutes ces parties sentimentales et physiques qui, habillées de strictes futaines à deux liards et armurées de buscs, étaient devenues Mistress Melville. De ces buscs féminins dont plus tard son fils devait parler avec tant de chaste humour, elle faisait un immodéré usage. Dieu ait voulu que ce soit pour

draper autour de son corps une voluptueuse étoffe ! Mais depuis sa plus, on ne peut pas dire tendre, jeunesse, elle avait déchiré de sa bible les poèmes d'amour et, déjà mère de nombreuses fois, elle rougissait toujours rien qu'à lire les noms de Ruth, d'Esther, de Judith, de toutes ces femmes qui, en fin de compte, avaient mis au service de la gloire du seigneur les organes abjects de la femme. Elle n'avait de repos qu'à la lecture du livre des Nombres où, à chaque instant, des législations complémentaires viennent consolider la législation principale. Elle aimait ce qui parle de la construction du temple et l'énumération des richesses qui doivent servir à la création de l'arche. Elle eut huit enfants comme on aurait pu les avoir dans un carnet de prise d'ordres ; honteuse chaque fois de cet amer et brutal printemps qui gonflait ses hanches, le nourrisson pendu à son sein comme une virgule décimale pendue à un chiffre, elle redevenait tout de suite avec une violente joie la glaciale maîtresse de l'économie des Melville. Herman, le troisième des huit, fut appelé du prénom du père de sa mère. De l'extraordinaire jouissance tactile des enfants, du pétrissement des mamelles, Herman ne conservait qu'un souvenir rébarbatif et acéré comme s'il avait été nourri à cheval à travers les joints de l'armure d'une guerrière de l'Arioste. Lui, oh ! non ; et d'ailleurs, il avait toujours pris le lait où il coulait, et même maintenant, une goutte sur de l'acier, c'était toujours une goutte. Les bateaux et la mer avaient exercé sur lui une profonde séduction dès son plus jeune âge, comme toutes les puissantes respirations qui emportent dans les puissants désordres. Il avait à peine dix ans que, de New York, il écrivait à son père et à sa maison pleine d'ordre :

« Cette après-midi d'hiver, on m'a mené jusqu'au bout de la jetée qui va le plus loin en mer. Il y avait des vagues monstrueuses, plus hautes que des montagnes. Les mâts des navires frappaient l'eau de partout comme des fouets. Et on m'a dit qu'ils frappaient ainsi l'eau sur toute la grandeur du monde : au Havre, à Liverpool et jusque dans le port de Londres. »

Son enfance était tout à fait normale mais son père disait : il est très en retard pour parler et il semble qu'il a la compré-

hension un peu lente. Oui, pour les chiffres. West, son professeur à l'Albany Classical School, dira : « Je me souviens bien de lui. C'était mon élève préféré. Il était absolument nul en mathématiques mais très fort en thèmes et en compositions. Il aimait beaucoup inventer et écrire quoiqu'en général la grande majorité des élèves considère ce devoir comme un terrible devoir et cherche à l'esquiver malgré toutes les punitions. » Au moment où West parlera ainsi de lui, Herman, mort en 1891, aura déjà la tête pleine de terre.

Mais, pour l'instant elle est pleine de baume et mai fleurit en ses yeux. Ses souvenirs sont des rois : les îles couronnées d'un écumant soleil, le silence plat des eaux couronnées d'atolls et la monstrueuse couronne errante des typhons roulant dans l'écroulement des moussons comme la couronne des rois de Shakespeare. Le baume cependant lui vient d'une simple couronne d'aubépine. On la lui a mise un jour sur la tête ; elle s'est enfoncée jusqu'à ces rébarbatives ailes de cheveux noirs qui couvrent ses tempes. En la retirant, il s'est griffé le front avec une petite épine rouge. Il se regarde dans la glace. Il n'y a maintenant plus de trace sur son front, mais s'il touche l'endroit avec son doigt, c'est encore prenant et doux comme s'il touchait un gâteau de miel.

A la mort de son père, il a dû quitter l'école. Maria a frotté l'une dans l'autre ses mains de veuve. Que faire d'un enfant de quinze ans dans la construction d'un temple ? A cette heure on peut toujours en faire un employé de banque. Il entre à la New York State Bank où son oncle est administrateur. Mais, quand on le menait au bout du môle de New York, on ne lui a pas dit que le cœur d'un enfant lyrique contient plus de mâts fouettants et plus de voiles pleines que tous les ports du monde réunis. Et le voilà dans ces murs, lui maintenant, tout embarrassé de ses escadres. Son sillage sent le goudron, le chanvre, le sapin mouillé, l'iode, le fruit de mer et le ragoût de clovisse. C'est intenable. Il n'y tient pas. L'an d'après, il est déjà dehors. Il aide soi-disant son frère ; en réalité, il lit, il étudie : il donne de la mer à ses flottes.

Rien n'empêche de repousser constamment les horizons. Le

cercle des choses visibles est soumis à notre pas, donc à nos forces. Un an encore et le voilà déjà dans la ferme de son oncle à Pittsfield dans le Massachusetts. Sans qu'il le sache, il fuit sous le vent, devant une tempête qui le poursuit ; il déborde la rocheuse Maria ; d'instinct, il sait qu'il est plus sûr de ses manœuvres au large. Un moment de paix dans les champs. Il écrit à sa mère qu'il est le seul à oser s'approcher du taureau. Il écrit à son frère : « De tous ces projets magnifiques que j'ai faits pour ma vie, il ne reste rien. J'aimerais affronter un grand danger et cesser enfin de douter de moi-même. » Le printemps n'a jamais été si beau dans les vergers de Pittsfield. La violence des fleurs étonne les fermiers. Il y en a une telle chape sur les arbres qu'ils gémissent comme s'ils étaient accablés de neige. Un vernis extraordinairement limpide verdit les masses les plus sombres de la nuit et les étoiles sont si près de la terre qu'on les entend sourdement bourdonner. Le vent ne souffle pas mais se promène. Une fécondation inusitée multiplie les bêtes dans les nids, les litières, les étables, les parcs, les soues, les clapiers. Le troupeau des bêtes de l'année tremble comme une énorme gelée de graisse sur tous les États-Unis. Il n'est pas jusqu'à la ville de New York qui ne les entende naître avec une formidable abondance par-delà ses faubourgs ; et le bruit des omnibus, des bacs, des cabs et des courroies de transmission s'étouffe sous la grandissante rumeur des bêlements, des mugissements, des glapissements, des gonflements de bourgeons et du caquet des oies. Maria écrit au fermier. « Il se prépare, dit-elle, une année très abondante. Je veux que vous fassiez comprendre à Herman ce que c'est que le commerce. J'ai décidé mon frère. Vous direz à Herman qu'il lui donne les quatorze pommiers qui sont derrière les étables, dans le grand verger carré. Bien entendu, on ne lui donne ni le sol ni les arbres. On lui donne les fruits. Dites à Herman qu'il lui faudra les cueillir et les vendre. Il m'avisera du prix qu'il en aura tiré. D'ici à ce que la récolte se fasse, je vous ordonne de lui donner un couple d'oies avant la ponte. Il en sera également comptable, mais il sera libre de disposer de la couvée comme il l'entendra. Qu'il cherche également à les vendre pour son compte. Nous verrons bien ce qu'il en tirera. Il

faut également qu'il se charge d'engraisser un cochon. » Mais, le fermier étonné répond qu'il croyait M. Herman à New York et en bonne santé. Il est parti d'ici le 3 mars quand il y avait encore de la neige. Il faut longtemps à Maria pour savoir comprendre, admettre et à la fin être sûre qu'il est sur le Highlander, un navire marchand faisant voile vers Liverpool. Il s'est engagé comme garçon de cabine. C'est avec ce voyage qu'il écrira plus tard : « Redburn ou Confessions et souvenirs d'un fils de gentleman devenu marin. »

Mais, comme tout le monde, il n'est pas fait que de lui seul. Ce qu'il a vu d'ailleurs durant ce voyage n'est que l'ordinaire du voyage en mer et il a depuis longtemps vécu en ses rêves de plus angoissants périples. Il voudrait que la réalité les rejoigne ; il voudrait surtout que la réalité les dépasse. Maria s'est dit : « Voyons, voyons, il est malgré tout de mon sang. » Oui, il est aussi de son sang en effet, ou, tout au moins, il faut encore un peu de temps avant qu'il ne se fabrique un sang Melville entièrement différent de celui d'Allan et de Maria. Il retourne à terre, s'ébroue, regarde la mer, lui tourne le dos, la regarde encore et entre enfin dans les champs de son lent grand pas. Il s'agit surtout de ne plus arriver à la maison. Il se met maître d'école dans East Albany à raison de six dollars la semaine plus le logement. Un logement qui est une petite logette mais où il lit tous les livres parlant de la mer qu'il peut se procurer. C'est une courte période trouble de trois ans pendant laquelle il embarque et débarque de nombreux équipages, il engage des capitaines, il les remercie, il revoit sa carène, il se calfate, il remplit ses cales, il prend les vents, laisse passer les bonnes occasions, les regrette, les guette, les manque, part à faux, revient à l'amarre, use de la corde et de la voile au port, dort sur l'eau plate et souffre profondément d'entendre tout le long de ses jours inutiles sa proue qu'il voulait glorieuse frapper bêtement du nez contre le quai du bassin. Quand il sent dans ses veines trop d'un sang qu'il connaît bien et qui est celui de sa mère, il part marauder les vergers autour de l'école avec de petites bonniches du voisinage ; ou bien, il s'installe à une fenêtre et, avec une sarbacane, il crible de pois les chapeaux hauts de forme qui

passent dans la rue. Mais, comment se fuir ? Quoi faire quand le Melville se dresse ? Celui qui lui arrache le jeu ou le jupon des doigts et silencieusement étale sur la table ses plans de vie. Ils sont tous là, tous étoilés de la rose des vents. La monstrueuse chevelure des courants marins s'y déroule à travers les espaces éperdus où il serait beau d'être un homme ; et il reste devant les cartes où sa route est marquée, stupéfié de tristesse comme devant Méduse.

Ah ! Si Maria savait que c'est son sang à elle qui finalement va décider de tout ! Eh ! bien, elle serait sans doute contente. On la connaît mal. Croyez-vous que cette indécision dans laquelle elle le sent la satisfasse ? Elle est aussi capable de s'intéresser à des matériaux irréels. Quand elle est sous la lampe du soir, avec sa bible ouverte sur la table, la grande construction qui monte du livre comme une fumée n'est pas seulement faite de charpentes de cèdres et de plaques d'or battues, mais le plus solide du mortier qui durcit l'église consolatrice est fait d'ailes d'anges et de foi. Elle sait qu'on peut bâtir un temple même avec de l'eau mouvante. L'important, c'est de bâtir. Et c'est peut-être le mince lait guerrier de Maria qui donne cette fois-ci à Herman la force de marcher vers les grandes routes de la mer.

Au milieu de décembre 1840 il arrive à Bedford. Il va sur le quai du port. Il passe en revue tous les baleiniers qui frottent le museau contre la mangeoire. Où sont maintenant le cochon qu'il devait engraisser et ce faux commerce de pommes, et la banque, et l'école, et Betty, et Maria, et toute l'Amérique ! Il est au bout de la presqu'île, déjà plus loin en mer qu'au bout de la jetée de New York et toute l'Amérique est derrière ses talons comme un vieux torchon vert encore accroché aux éperons d'un cavalier qui va se mettre en selle.



... Maintenant, il est célèbre. Il a écrit : Typee, Omoo, Redburn, Mardi, et White-Jacket va paraître. Typee, le récit de ses aventures chez les cannibales, a paru en même temps à Londres et à New York avec un immense succès. Stevenson a

dit . « Il n'y a que deux écrivains qui ont parlé des mers du Sud avec génie et ce sont deux Américains : Melville et Charles Warren Stoddard. » Ce livre de hors-la-loi a été drôlement dédié au juge d'instruction Lemuel Shaw, de Massachusetts. Et même, en août 1847, Herman s'est marié avec la fille de ce Lemuel Shaw...

Il vient d'écrire *White-Jacket*, un livre amer et sanglant, un livre de combat désespéré, une nouvelle attaque contre les lois, contre les punitions corporelles dans la marine de guerre des Etats-Unis. « Tant pis, dit-il, ma chère, on ne m'aimera pas. Je dois aller dans tout ça certainement contre l'intérêt de beaucoup de gens qui me le feront payer cher. Les commodores tiennent à leurs prérogatives et, s'ils pouvaient me prendre entre leurs pattes, je crois qu'ils me régleraient mon compte en cinq sec. Mais, je ne parle que de ce que je sais et j'ai, en ce moment même, des copains qu'on doit labourer à coups de fouet. — Ils ne vous ont pas fouetté, vous, Herman ? — Ils m'ont fouetté, ma chère, et comme les autres ; la suprématie des mers n'épargne personne. Je vais certainement avoir sur le dos tout ce qui parle de démocratie sans savoir ce que c'est. »

... S'il va à Londres, cette fois, c'est précisément pour son *White-Jacket*. Le livre est écrit ; il y a mis toute sa colère d'homme ; il veut maintenant le publier avec le plus d'éclat possible pour qu'il touche, qu'il indigne et qu'il guérisse. Même si ça doit faire scandale ; même s'il doit périr, lui tout entier dans le fracas du scandale. Il est un démocrate américain. Il est un homme de cette démocratie que Whitman va chanter dès le second verset de ses Feuilles d'herbes. La démocratie pousse le nouveau monde tout entier dans sa première explosion de lyrisme. Le « Poème de la liberté pour l'Asie, l'Afrique, l'Europe et l'Amérique » est déjà sur les lèvres de Whitman :

Courage yet my brother or my sister

Keep on ! Liberty is to be subserved whatever occurs.



... De retour aux Etats-Unis il dit : « Je n'ai plus un moment

à perdre ; j'avais un vieux rêve, j'attendais toujours. Je vais le réaliser. » Il va s'installer dans les collines du Berkshire. Il achète une vieille ferme. Il l'appelle « Arrowhead » : tête de flèche. Autour de la maison, d'immenses perspectives d'herbes montent, descendent, ondulent, coulent vers de vertigineuses frondaisons d'ormes et de bouleaux ; et, au-delà des arbres, les collines soulèvent et abaissent la terre. Il organise sa maison, construit la cheminée, peint la façade, accroche le lierre, plante la girouette, graisse les gonds, perce de nouvelles fenêtres. « Herman, lui dit mistress Melville, vous avez la tête embaumée. » Le pays est admirable. D'extraordinaires foules d'oiseaux font écumer constamment les feuillages. Tout chante ; tout fleurit à tout moment. Dans le calme des nuits, quand le rossignol s'arrête, on entend les biches sauvages qui chevrotent doucement en broutant la vigne vierge de la tonnelle. — Oui, dit-il, j'en avais envie, voyez-vous, et il fallait tout de suite que je le fasse. Il faut que je me débarrasse comme ça de certaines envies. » Il n'explique pas ; mais on voit bien en effet qu'il se précipite ainsi sur des quantités de rêves ; qu'en deux temps et trois mouvements il les plante sur leurs pieds, les claque comme des nouveau-nés et les fait vivre. Mais, tout de suite après, il les abandonne. Certains soirs, si on ne lui disait pas que le jour a été admirable, que le soir est admirable, que la nuit sera admirable, il ne le saurait pas.

Il est le voisin de son ami Nathaniel Hawthorne pour lequel il a une violente admiration. Ils vont ensemble dans les chemins ou à travers les prés. « Voyez-vous, lui dit-il, cette chose-là ne peut pas durer. Je suis habité par un extraordinaire conflit de désirs. Tout va bien, bien entendu c'est exactement le sort de tous, mais, voyez-vous, on ne sait jamais très exactement ce qu'on a dans le cœur, et il est fort possible que dans mon cas ce soit un tout petit peu hypocrite envers moi-même.

« Je vais travailler. A propos de certaines réflexions, ces jours derniers, je me suis souvenu d'une curieuse histoire de baleine. Dans les environs de 1810, elle était sous le vent de l'île de Mocha, sur la côte du Chili. On l'attaqua plus de cent fois et plus de cent fois elle fut victorieuse. On peut même dire qu'elle

mit en fuite (c'est le terme exact), qu'elle mit en fuite trois baleiniers anglais, leur sautant dessus au moment où ils battaient en retraite. Et, vraiment, leur sautant dessus, elle sortait de la mer jusqu'à la hauteur des rambardes. Elle fut rapidement célèbre. On ne pouvait pas tourner le cap Horn sans avoir envie de l'attaquer. A cause de l'âge, ou peut-être par une bizarrerie de la nature elle était blanche comme de la neige. Vue de loin, on ne pouvait jamais savoir si c'était elle ou un nuage couché sur l'horizon. Et chaque fois qu'on rencontrait quelqu'un en haute mer, on lui criait : « Dis donc, tu n'as pas de nouvelles de Mocha-Dick ? » Eh ! bien, tout ça m'est revenu, je ne sais pas pourquoi. Cette chose irréalisable, vous comprenez ? »

— Cette chose irréalisable, cette chose irréalisable et qui barre la vie.

— De laquelle voulez-vous donc parler ? dit Hawthorne.

— Ai-je dit que je voulais parler d'autre chose que de cette baleine blanche ?

— En effet non, dit Hawthorne, mais chaque fois il y a dans vos mots une sonorité intérieure. Vous semblez occupé d'une passion personnelle.

— Non, dit Herman au bout d'un moment. Mettons au contraire que je m'occupe d'une sorte de passion générale. N'aurions-nous à combattre, dit-il en souriant, que l'opposition des dieux, par exemple, qu'en pensez-vous, Hawthorne ? N'est-ce pas : imaginez quelqu'un qui, finalement, prendrait l'épée ou le harpon pour commencer un combat contre dieu même !

— Il faudrait ne pas croire.

— En qui ?

— En dieu.

— Au contraire, car alors, où serait le mérite ?

— Ou la folie.

— Ou la folie si vous voulez. Non, je pense au contraire à quelqu'un qui verrait dieu aussi clairement comme on dit que le nez au milieu de la figure, aussi clairement que la baleine blanche au-dessus des eaux et qui, justement, le voyant en toute